

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 83 . 1988 . Fasc. 3

SOMMAIRE

- Calixte II, par Marcel PACAUT.
- Saint Antoine et le Mal des Ardents, par Régis DELAIGUE.
- Vienne et les Viennois entre les deux guerres d'après la presse, par Dominique ESPAGNON.
- Une vue d'optique de Vienne, par André HULLO.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

pour 1988

Le numéro	30,00 F
Abonnement annuel normal	95,00 F
Abonnement de soutien	120,00 F
Retraités et étudiants	70,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

En couverture : Pièce de monnaie de la colonie grecque de Métaponte, VI^e siècle av. J.-C. Trouvée sur la colline Sainte-Blandine par Frédéric DIDIER.

ATTENTION !

**tous les abonnements commencent
au 1^{er} janvier**

**et doivent être payés au plus tard au 30 juin
sinon, l'abonnement est suspendu.**

*Faites un effort pour que le bulletin continue à paraître,
dès aujourd'hui envoyez votre cotisation.*

MERCI.

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1989**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

TARIF ABONNEMENT :

<i>Abonnement de soutien</i>	120 F
<i>Abonnement normal</i>	100 F
<i>Etudiants - Retraités</i>	80 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Office du Tourisme - Cours Brillier - 38200 VIENNE.

ACTIVITÉS

VENDREDI 21 OCTOBRE, à 17 h, au Musée, place Miremont :

Présentation par Roger LAUXEROIS, Conservateur, de l'exposition sur les monnaies romaines.

JEUDI 17 NOVEMBRE, à 17 h 30, à l'Office du Tourisme :

Causerie par Hugues SAVAY-GUERRAZ sur l'origine des matériaux antiques utilisés dans les constructions viennoises.

DECEMBRE (date et heure seront publiées par la presse), à l'Office du Tourisme :

Présentation par le Docteur Léon SCHRENZEL de son ouvrage :
« Histoire du judaïsme au pays viennois, en Dauphiné ».

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 83 . 1988 . Fasc. 3

CALIXTE II *

par MARCEL PACAUT

Lorsque, le 25 janvier 1119, le pape Gélase II meurt à Cluny, où il est arrivé peu auparavant, les deux cardinaux-évêques qui l'accompagnent prennent sur eux de désigner, pour lui succéder, l'archevêque de Vienne Guy de Bourgogne. Ils en avisent à Rome le cardinal-évêque de Porto Pierre, qui fait approuver par acclamation du clergé et du peuple de Rome à Saint-Jean-de-Latran le 1^{er} mars 1119. Mais Guy avait alors déjà été couronné dans la cathédrale de Vienne et pris en main le gouvernement de l'Eglise sous le nom de Calixte II.

Cette précipitation, qui donna lieu à une élection canoniquement irrégulière ou pour le moins discutable, s'explique par l'urgence extrême de ne pas laisser vacant le siège de Pierre, du fait qu'il y a alors en place un antipape qui, bien entendu, se présente comme le vrai pape et a le plein appui de l'empereur Henri V qui l'a fait promouvoir. Par l'urgente nécessité, sans doute aussi, de définir clairement une attitude après le court pontificat de Gélase II qui n'a guère eu le temps d'entreprendre quelque chose (24 janvier 1118 - 29 janvier 1119).

Le choix de l'archevêque de Vienne s'explique d'une part par la volonté des deux cardinaux Lambert d'Ostie et Conon de Prencste de ne pas désigner un cardinal afin de ne pas exciter les factions organisées autour de grandes familles romaines (Frangipani, Pierleoni) qui s'opposent violemment pour obtenir le gouvernement de la ville et de l'Eglise par l'intermédiaire de l'un de leurs parents ou partisans ; d'autre part, puisqu'il faut sortir des clans romains et cardinalices, par la personnalité de l'archevêque Guy (issu de la famille des comtes de Bourgogne, apparenté à l'empereur, il sait très bien comment est organisée l'Eglise impériale et combien est bénéfique la collaboration entre l'empereur et ses évêques ; il a été plusieurs fois légat. Grégorien convaincu et adversaire incoercible du système de l'investiture,

* Texte de la conférence prononcée le 7 février 1988, au Théâtre municipal, par Marcel PACAUT, professeur à l'Université de LYON II.

il estime cependant que l'on peut rétablir la paix avec Henri V et c'est sans doute pour cette raison d'abord qu'il a été désigné).

Son court pontificat (cinq ans, dix mois et quelques jours) va être consacré aux négociations pour rétablir la paix qui aboutissent en 1122 au concordat de Worms. Mais il est marqué aussi par la réunion du Concile Œcuménique de Latran et, fait moins important, par une intervention autoritaire dans l'ordre de Cluny.

*
**

Si l'on veut comprendre ces négociations et l'accord de Worms, plutôt que de les raconter de manière très détaillée, il est intéressant de connaître les enjeux réels du conflit qui oppose la Papauté à l'Empire et qui a débuté en 1074 sous le pontificat de Grégoire VII (pape en 1173).

Celui-ci, amplifiant un mouvement apparu avant lui, décide de mettre à exécution un programme de réforme de la société et de l'Eglise (la réforme grégorienne).

Estimant nécessaire de réformer d'abord le clergé pour que celui-ci puisse agir au mieux sur la société, il entend exclure toute intervention laïque dans l'organisation cléricale afin d'avoir une Eglise cléricalisée, libre, indépendante et puissante. Cela exige d'abord d'exclure les rois et certains princes de toute intervention dans la désignation des évêques, le contraire étant que le roi (l'empereur) intervient directement, allant pratiquement jusqu'à désigner lui-même, et que, surtout, c'est lui qui investit le nouveau prélat de sa charge (spirituelle) en lui en remettant les insignes, la croix et l'anneau (investiture par la crosse et l'anneau), ce qui est pour le moins une anomalie.

Les pouvoirs laïcs peuvent difficilement accepter un tel programme, car les évêques, partout, exercent une certaine autorité politique. Il faut cependant souligner les différences en ce domaine entre les divers royaumes. En France, chaque évêque administre les biens et les hommes qui appartiennent à l'église cathédrale ou en dépendent, comme le fait tout seigneur féodal sur sa seigneurie. Le roi est réputé être le fondateur de toutes les églises cathédrales, il en est le protecteur et le gardien. Mais les biens et droits sont la propriété de l'église, devenue en quelque sorte un fief transmissible automatiquement d'évêque à évêque. En Angleterre, il en est de même quant aux biens appartenant aux églises, mais les évêques n'ont pas de pouvoirs politiques parce que l'Angleterre ignore la seigneurie donnant de tels droits au seigneur (banale) ; ils peuvent en revanche recevoir délégation de pouvoirs du roi, mais sans que cela soit systématique. Dans l'Empire (Allemagne, Italie, Bourgogne) au contraire et surtout en Allemagne, chaque église cathédrale a aussi des propriétés et

droits de type seigneurial, mais à chacune d'elles sont affectés par le roi des biens qui appartiennent à celui-ci (et dont l'évêque a l'usufruit) ainsi que des pouvoirs d'administration qui dépassent le cadre géographique de ces biens et s'étendent à tout le diocèse — biens et droits que l'on appelle régaliens. Ce système, mis en place au x^e siècle par Otton le Grand, est un système de gouvernement : les évêques sont les exécutants des ordres du roi-empereur (et ils en tirent des profits) ; choisis de préférence aux laïcs parce que, ne pouvant avoir d'enfants légitimes, le roi n'a pas à craindre l'usurpation de ses droits par des familles aristocratiques qui se les transmettraient de père en fils en l'imposant grâce à leur puissance. Mais il faut qu'il nomme ces évêques, sinon il ne pourrait compter sur leur fidélité et, pour lui, l'investiture par la crosse et l'anneau est fondamentale, car il tient à ce qu'il soit clairement perçu que l'autorité épiscopale, qui à ses yeux est un tout, procède de lui.

Il en est résulté un conflit violent, la querelle des investitures. Celle-ci a été marquée, sous Henri IV, par l'excommunication et la déposition de cet empereur en 1076 et en 1080, par les proclamations théocratiques de Grégoire VII puis par le succès du monarque obtenu par la force, l'imposition d'un antipape et l'isolement de Grégoire VII. Sous Urbain II (1088-1099), elle s'apaise quelque peu et c'est à cette époque que l'on commence à accepter, en certaines régions, au lieu de l'intervention autoritaire des pouvoirs, laïcs, l'élection de l'évêque par les chanoines de l'église cathédrale et les dignitaires ecclésiastiques du diocèse, ce qui garantit un choix dans le groupe aristocratique ou avec son accord et calme bien les esprits. Tandis que le différend s'apaise ou que l'on entre sur la voie de la conciliation en France et en Angleterre (où l'évêque, élu sous le contrôle et même avec la participation du roi, n'a pas à recevoir de biens et droits et prend en mains la gestion qui appartenait légitimement à son prédécesseur et que le roi a assumée à titre intérimaire et précaire pendant la gestion), il rebondit avec Henri V, qui succède à son père Henri IV en 1106.

Le nouveau monarque essaie en 1110 d'entrer en rapport avec le pape Pascal II, après avoir repris avec fermeté l'investiture des évêques. En 1111, le pape accepte de négocier et de le couronner empereur. Henri vient donc à Rome et rencontre le pontife (4 février) à Sutri. Les deux hommes négocient : Henri accepte l'élection des évêques ; il renonce à l'investiture, en échange de quoi le pape exigera des évêques allemands qu'ils renoncent aux regalia. Ces concessions réciproques et apparemment logiques dissimulent en fait un piège que l'empereur tend au pape, car les évêques allemands ne peuvent accepter de renoncer aux regalia parce que, sans eux, ce serait la ruine des églises allemandes, ce que l'empereur ne veut pas. Une semaine plus tard, le 12, à Saint-Pierre de Rome lors de son sacre, Henri V fait connaître

cette décision du pape. Il s'ensuit un vif émoi. L'empereur interrompt la cérémonie pour conférer avec ses évêques. Il revient pour déclarer inacceptable la renonciation aux regalia. Pascal refuse de poursuivre la cérémonie. Il est arrêté et, sous la pression, quelque temps plus tard, il accepte officiellement l'investiture des évêques par l'empereur et le couronne (avril).

Mais cela provoque de très vives protestations dans toute la chrétienté, contre le pape, mais plus encore contre l'empereur et contre l'investiture, à l'époque même où des canonistes comme Yves de Chartres montrent qu'une solution pourrait être trouvée en séparant l'élection et la réception de l'office spirituel de la réception de droits politiques, ainsi que la liaison à établir avec le roi par un serment de fidélité. Henri V, cependant, poursuit son entreprise par la force. En 1115, le légat pontifical l'excommunie. En 1116, un synode réuni à Rome autour du pape rappelle l'interdiction de l'investiture. L'empereur marche sur Rome et s'installe dans la ville, d'où s'enfuit Pascal II qui y rentre lorsque l'empereur s'en éloigne, pour y mourir le 21 janvier 1118. Les cardinaux lui donnent aussitôt pour successeur l'un des hommes le plus fidèle au grégorianisme, Gélase II, qui refuse tout contact avec Henri V. Celui-ci fait élire comme pape par quelques évêques dociles, en fait désigne l'archevêque de Braga qui devient l'antipape Grégoire VIII. Gélase II excommunie l'empereur et quitte l'Italie pour la France, avec l'intention de se fixer à Vézelay. Il arrive ainsi à Cluny où il meurt.

Calixte II, par ses relations politiques et ecclésiastiques (il est évêque, alors que les papes précédents étaient d'anciens moines), comprend que le moment est venu de négocier, car il sait en outre que toute une partie de l'épiscopat allemand souhaite la réconciliation, que l'antipape a peu de partisans et qu'il est même un certain nombre d'évêques allemands qui condamnent l'investiture, sans compter les évêques des autres royaumes, particulièrement les français. En fait, l'empereur ayant à Sutri accepté l'élection, c'est là un point qui peut être tôt acquis. La difficulté tient à ce qu'il considère que l'élu ne devrait être qu'un candidat désigné, que lui seul ferait évêque par l'investiture. Et, s'il accepte un compromis là-dessus, la nécessité pour lui d'avoir des évêques fidèles pour gouverner reste primordiale — en fait, c'est le maintien du système Ottonien qui est en cause.

Finalement, la lassitude aidant, les négociations s'ouvrent après que les évêques allemands réunis à la diète de Mayence le 24 juin 1119 ont fait savoir qu'ils voulaient la paix. Elles débutent à Strasbourg où deux légats (Pons de Cluny, Guillaume de Champeaux) rencontrent Henri V, se poursuivent dans l'été par l'intermédiaire de deux cardinaux qui négocient avec les envoyés de l'empereur en Lorraine (entre Metz et Verdun), semblent devoir aboutir en octobre lorsque le pape qui a réuni les évêques

en concile à Reims pour arrêter le projet et les modalités d'accord), se rend à Mouzon afin d'y rencontrer l'empereur, mais sont alors rompues. Calixte II rentre à Rome et les contacts sont seulement repris en septembre 1121 à la demande de l'empereur, qui sollicite la levée de son excommunication, l'antipape Grégoire VIII ayant été fait prisonnier par les normands de Sicile et fait soumission en avril après avoir été livré au pape. En février 1122, les relations sont assez solidement nouées pour que le pape écrive à l'empereur une lettre affectueuse. Les négociations ultimes se déroulent alors à Worms et aboutissent le 23 septembre 1122 à la signature du Concordat.

Par celui-ci, il est décidé que désormais les évêques seront élus par les chanoines en présence d'un représentant du roi (qui pourra donc faire connaître son avis) ; puis l'élu recevra du roi les *regalia* (par le sceptre) et jurera fidélité, sans remise de la crosse et de l'anneau (ce qui peut permettre au roi de le récuser) ; puis l'élu sera consacré par le métropolitain. C'est donc un compromis qui institue l'élection et met fin à l'investiture, mais accorde à l'empereur des moyens d'intervention. On a cru au départ qu'il serait très favorable au roi et Calixte II fut critiqué pour sa faiblesse. En fait, on constate qu'il a été plutôt favorable à l'Eglise qui, seule, allait juger de la validité d'une élection en cas de contestation, mais aussi que l'empereur et les rois ont toujours eu les moyens de faire connaître leur souhait et, fort souvent, de le faire aboutir. Donc, finalement, un bon compromis.

*
**

La seconde grande entreprise du pontificat peut être présentée plus brièvement. Du 18 au 27 mars 1123, Calixte II réunit le premier concile œcuménique de Latran. Cette assemblée a, de par sa tenue même, une double importance : d'une part, elle est la première assise de tous les évêques catholiques en Occident, les conciles œcuméniques s'étant tous antérieurement déroulés en Orient à la fin de l'Antiquité et au Haut Moyen Âge : elle montre donc l'autorité reconnue au pape sur l'Eglise, ce qui est aussi le résultat de la réforme grégorienne. D'autre part, groupant les seuls évêques d'Occident à l'inverse des conciles précédents, elle témoigne de ce que l'on a pris acte du schisme de 1054 et de ce que, désormais, l'église grecque (byzantine) est considérée comme exclue de la catholicité.

Quant à l'œuvre conciliaire elle-même, elle peut être résumée autour de trois arguments essentiels :

1° Le Concile vote des canons promulgués par le pape, qui parachèvent et mettent solennellement en forme juridique, comme des règles fixant définitivement le droit, l'acquis des grandes entreprises ecclésiastiques antérieures : la réforme

grégorienne (contre la simonie, pour le célibat des prêtres, etc...), les mouvements de paix (législation sur la paix de Dieu et la trêve de Dieu), la croisade (protection des croisés).

2° D'autres canons visent à consolider la structure paroissiale sous le contrôle réel et direct des évêques : affectation de la curia (charge de curé) et des biens qui y sont affectés uniquement par l'ordinaire diocésain ; interdiction aux moines de remplir cet office curial, même dans les paroisses dont ils sont propriétaires, sans intervention de cet ordinaire pour « instituer » le prêtre desservant.

3° D'autres canons concernent la discipline et la morale des laïcs : interdiction des mariages entre consanguins (ce qui constitue un acte marquant dans la mise en place du sacrement de mariage qui s'accomplit alors) ; respect des héritages ; condamnation des faux-monnayeurs, etc...

La troisième entreprise à retenir dans l'œuvre de Calixte II, sans doute moins importante dans l'évolution générale de l'Eglise et de l'Occident au Moyen Age, mais non négligeable dans l'histoire monastique, touche l'ordre de Cluny. En 1122, en effet, un grave débat s'élève entre les moines de l'abbaye de Cluny au sujet de l'attitude à avoir face aux évêques qui protestent contre la gestion par l'établissement et par d'autres des paroisses avec leur revenus et leurs dîmes, certains religieux estimant qu'il faut là-dessus maintenir les prérogatives jusqu'alors reconnues, d'autres qu'il faut composer avec l'épiscopat. Dans le débat interviennent aussi les difficultés financières de l'abbaye ainsi que, plus gravement et apparaissant surtout quelques mois plus tard (en 1124-1125) le désir de certains de réformer Cluny dans le sens du nouveau monachisme, plus austère et à l'écart du monde, représenté par Cîteaux (fondée en 1098).

L'abbé de Cluny Pons, qui semble fortement opposé à un compromis avec les évêques, vient à Rome consulter le pape. Celui-ci, qui vient de renforcer le pouvoir épiscopal sur les paroisses (*cf.* premier concile de Latran), le désavoue, semble-t-il, et le fait abdiquer — ce qui va provoquer des troubles à Cluny jusqu'en 1126. Ce faisant, Calixte II aggrave la sclérose de l'ordre, qui ne parviendra pas à se restaurer malgré les efforts du nouvel abbé Pierre le Vénérable, et participe donc à sa marginalisation, au profit des Cisterciens pour lesquels il avait d'ailleurs une profonde estime.

Ainsi, lorsqu'il meurt le 13 décembre 1124 — son décès étant suivi de celui de Henri V le 23 mai 1125 — Calixte II peut sans doute estimer avoir bien accompli sa tâche, avant tout en ayant mis fin à la querelle des investitures. Dans ce bilan, cependant, il y a une ombre. Le pape ne comprend guère les réalités romaines, à savoir les rivalités inconciliables entre les grandes familles dont chacune cherche à avoir un pontife qui soit favorable à ses

intérêts. Venu à Rome, il collabore avec les Pierleoni, dont le clan ennemi est celui des Fragipani. A sa mort, quelques cardinaux modérés essaient de faire désigner (et le font même) une personnalité neutre, mais les Fragipani les empêchent de conduire leur démarche jusqu'à son terme. Sous leur pression, on élit le cardinal évêque d'Ostie Lambert, principal négociateur de Worms, qui devient Honorius II et, estimé de tous, tente de rétablir le calme. Les Pierleoni, cependant, continuent d'agir et, comme le pape se brouille avec le nouveau maître de l'Italie du sud, Roger II de Sicile, ils nouent d'étroites relations avec celui-ci. Si bien qu'en 1130, à la mort d'Honorius II, chacune des deux factions cardinalices élira son pape (le Pierleone Anaclet, le Papareschi Innocent II proche des Fragipani). Ce sera le schisme et, pour l'Eglise, de sérieuses difficultés.

Calixte II, c'est évident, n'en était pas responsable. Mais l'on peut quand même s'interroger ironiquement sur l'incompréhension et la différence qui existaient alors entre un homme de la haute noblesse comtoise, venu s'épanouir à Vienne, et ces personnages plus insaisissables et surtout pour lui, qui composaient la haute aristocratie romaine.

Enfin, dans la mesure où les faits sont connus, il est évident que les personnes qui ont été impliquées dans ces affaires ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres. Les faits sont connus et les personnes impliquées ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres.

Enfin, dans la mesure où les faits sont connus, il est évident que les personnes qui ont été impliquées dans ces affaires ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres. Les faits sont connus et les personnes impliquées ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres.

Enfin, dans la mesure où les faits sont connus, il est évident que les personnes qui ont été impliquées dans ces affaires ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres. Les faits sont connus et les personnes impliquées ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres.

Enfin, dans la mesure où les faits sont connus, il est évident que les personnes qui ont été impliquées dans ces affaires ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres. Les faits sont connus et les personnes impliquées ont été traitées de manière inéquitable. Les autorités ont tenté de cacher la vérité et de manipuler les preuves. Les personnes impliquées ont été accusées sans preuve et ont subi des traitements inhumains. Les autorités ont tenté de faire passer les faits pour des affaires internes et ont essayé de faire croire que les personnes impliquées étaient des traîtres.

SAINT ANTOINE ET LE MAL DES ARDENTS

par le Docteur RÉGIS DELAIGUE

Selon Falco, historien de l'Ordre des Antonins (au xvi^e siècle), c'est en 1090 que le mal des Ardents, appelé aussi feu sacré, puis plus tard, Feu Saint-Antoine, frappa pour la première fois le Dauphiné.

Des guérisons furent attribuées aux reliques de saint Antoine le Grand, rapportées vingt ans plus tôt (en 1070) d'Orient, par un certain Jocelin. Celui-ci était parti en Terre Sainte, pour accomplir un vœu fait par son père, le Comte Guillaume, Seigneur de Châteauneuf de l'Albenc, et il avait reçu les reliques en cadeau de Romain IV Diogène, empereur de Byzance.

Le petit village de La Motte-au-Bois (ou La Motte-Saint-Didier) dont l'église abritait depuis quelques années le corps du Saint Ermite, prit bientôt le nom de Saint-Antoine-de-Viennois.

En 1095, Gaston, Seigneur de La Valloire (pays qui s'étend de la Côte-Saint-André au Rhône), dont le fils Gerin avait survécu à la maladie, décida de se consacrer, avec sept compagnons, aux soins des malades qui affluaient. Ce fut l'origine de l'Ordre des Antonins et de la Maison de l'Aumône, nom du premier hôpital construit pour les malades victimes du mal des Ardents.

I. — Que savons-nous de ce mal des ardents ?

1° Les seuls *documents médiévaux* dont nous disposons, sont les textes des chroniqueurs. Ceux-ci n'étaient pas des médecins (le plus souvent des clercs ou des moines). Ils écrivaient en latin, appelaient « peste » toute maladie d'allure épidémique et à forte mortalité, et ont sans doute souvent confondu différentes maladies : la peste au sens moderne, la variole, la lèpre, la tuberculose et bien d'autres. C'est dire qu'il n'est pas toujours facile de faire le diagnostic rétrospectivement !

La *première épidémie* incontestable est rapportée par la

Chronique de Flodoart : « En l'an 945 — nous dit-il —, à Paris et dans de nombreux villages des environs, une peste de feu brûlait et détruisait les différents membres jusqu'à ce que la mort mît fin à leur supplice... ».

La Chronique de Raoul Glaber, moine de Cluny, nous donne plus de précisions sur *l'épidémie de 994* : « A cette époque, dit-il, sévissait parmi les hommes un fléau terrible, à savoir un feu caché qui, lorsqu'il s'attaquait à un membre, le consumait et le détachait du corps ; la plupart, en l'espace d'une seule nuit, furent complètement dévorés par cette affreuse combustion... ». Le feu aurait entraîné, en cette année 994, la mort de plus de 40 000 personnes dans l'Aquitaine, l'Angoumois, le Périgord et le Limousin ! Rappelons que la population de l'Europe au *x^e* siècle est estimée à vingt-deux millions et demi.

Les épidémies allaient se succéder sans relâche pendant près de trois cents ans, tant en Lorraine que dans le Limousin, la Bourgogne, les Flandres et l'Artois, l'Ile-de-France, l'Aquitaine, la Normandie et — à partir du *xi^e* siècle donc — le Dauphiné.

Hors de France, le feu était signalé en Espagne au *xi^e* siècle, au Danemark au *xii^e* siècle, puis plus tard au Portugal au *xiv^e* siècle.

De nombreux récits nous sont parvenus. Particulièrement intéressant est celui que nous a laissé le *chapelain de Saint-Hugues* évêque de Lincoln, qui visita Saint-Antoine en 1119, en se rendant à La Chartreuse. Ils virent des individus guéris du feu sacré : « Leurs chairs avaient été en partie brûlées, leurs os consumés et certains membres détachés ; et malgré ces mutilations, ils paraissaient jouir de la meilleure santé ». Les malades accouraient de toutes parts ; presque tous étaient guéris en sept jours, sinon ils mouraient. « ...On voyait — dit-il encore — des gens de tous âges et des deux sexes, privés de l'avant-bras jusqu'au coude, d'autres de tout le bras jusqu'à l'épaule, enfin d'autres encore qui avaient perdu leur jambe jusqu'au genou, ou la cuisse jusqu'à l'aîne et aux lombes, montrant la gaïeté de ceux qui se portent le mieux... ».

Essavons d'imaginer l'ambiance qui régnait alors dans le village de Saint-Antoine où les pèlerins affluaient vers l'église abbatiale, tandis que les malades emplissaient les bâtiments hospitaliers et que, dans la cour et les rues, déambulaient manchots ou unijambistes, appuyés sur leurs béquilles.

2° A la lumière des textes des chroniqueurs, *on peut affirmer que la maladie* (dont la cause restait alors inconnue) débutait brutalement lors des années de disette et de temps médiocre, froid et humide, particulièrement lors des années très pluvieuses. L'alimentation de l'époque consistait presque exclusivement pour

les paysans en galettes et bouillies préparées avec de la farine de seigle, parfois d'avoine, plus rarement d'orge ou de froment. Ceci est très important mais ne sera compris qu'avec la découverte de l'ergotisme à la fin du XVII^e siècle.

Les expressions « feu sacré », « feu Saint-Antoine », « Mal des Ardents », évoquent les douleurs atroces ressenties par les malades qui hurlaient qu'un « feu intérieur » les brûlait. On trouve aussi le terme de « feu caché », car en même temps, les mains et les pieds restaient froids, insensibles et livides. Ce sont bien sûr là, les signes de l'ischémie * qui atteignait les membres comme dans l'artérite. L'évolution se faisait, dans les cas les plus sévères, vers la gangrène sèche et mutilante : les parties atteintes devenaient noires comme du charbon, puis spontanément et sans douleur, elles se détachaient du corps ; à moins que l'amputation ne fût le résultat de l'intervention des frères chirurgiens-barbiers devenus maîtres amputeurs. Les démembrés étaient ensuite équipés avec pilons et béquilles. Sans doute nombre d'entre eux souffraient-ils encore des brûlures des causalgies ** si fréquentes après amputation.

Toute la nuit, les malades criaient, suppliaient, priaient, mais ils ne dormaient pas. Et cette insomnie n'était pas due uniquement aux souffrances ; c'est, en effet, l'un des éléments les plus caractéristiques de la maladie, lié à la perte du besoin de dormir.

Paradoxalement, l'état général des malades était bien conservé, malgré leurs souffrances. Il est parfois mentionné une odcur nauséabonde due à la surinfection des gangrènes.

Des *convulsions* furent signalées lors des épidémies de 1085 et 1089, premières formes mixtes décrites, à la fois gangréneuses et convulsivantes. Plus tardivement, on rapporta des formes convulsives pures, appelées Mal Saint-André. Il existait à Lyon, dès le XIII^e siècle, un hôpital Saint-André-de-la-Contracterie qui, confié aux Antonins, devint l'hôpital Saint-Antoine.

On distinguait donc les formes gangréneuses — ou feu Saint-Antoine — qui faisaient les démembrés, et les formes convulsives — ou Mal Saint-André — qui faisaient les contracturés.

L'évolution de la maladie était en général assez lente. Les formes sévères étaient souvent rapidement mortelles.

Les *hallucinations* sont une autre manifestation de la maladie. Il faut les découvrir en filigrane à travers le langage merveilleux des chroniqueurs : dragons crachant des flammes — comme celui qui traversa le ciel de 1088 —, lumières indicibles, apparitions de

* Souffrance provoquée par l'arrêt ou l'insuffisance de la circulation du sang dans un tissu ou un organe.

** Vives douleurs des extrémités, ou des moignons des membres, donnant une sensation de brûlure, en rapport avec des lésions nerveuses.

la Vierge ou des saints, irruption de démons, incendies et feux d'enfer, flammes s'élevant des doigts. On peut penser que la mentalité de l'époque interprétait les phénomènes hallucinatoires comme des manifestations surnaturelles.

II. — Les saints guérisseurs - saint Antoine thaumaturge

1° Au Moyen Age, le merveilleux occupait une place centrale. C'est ainsi que le RECOURS AU SURNATUREL suppléait à l'impuissance de la médecine. Les chroniqueurs ne mentionnent pas d'autres thérapeutiques que des aspersions d'eau froide qui avaient pour but de calmer les douleurs et les brûlures du feu. Après le xv^e siècle, de nombreux onguents ou potions sont cités dans les textes. En attendant, on priait Dieu et ses saints : la Vierge Marie surtout dans le Nord, saint Pardoux et saint Martial dans le Limousin ; saint Genou à Cahors ; saint Goëric et saint Arnold en Lorraine ; saint Martin à Tours ; saint Hilaire en Aquitaine ; saint Israël, saint Firmin, saint Gobrien, saint Corneille et saint Bernard dans les Flandres ; sainte Geneviève à Paris... Longue litanie que vint couronner *saint Antoine* dont le culte se développa dans le Dauphiné à la fin du xi^e siècle pour se répandre dans toute l'Europe et jusqu'en Terre Sainte. A son apogée, au xiii^e siècle, l'Ordre des Antonins ne comptait pas moins de 1 300 maisons (appelées commanderies ou préceptories).

Très vite en effet, *saint Antoine* surpassa tous les autres thaumaturges. Son intervention ne se justifie que dans la mesure où la légende lui a attribué les manifestations les plus évidentes de la maladie. C'est là une règle fondamentale de la médecine primitive, sacrée ou religieuse.

2° Vie de saint Antoine.

Nous ne connaissons saint Antoine pratiquement que par saint Athanase qui a écrit vers 360 une « Vie et Conduite de notre Père Antoine ». Athanase, évêque d'Alexandrie, aurait connu Antoine qui serait mort en 356, âgé de 105 ans. Cette « Vie d'Antoine » par saint Athanase, n'est pas une biographie avec la rigueur historique que cela suppose, mais un récit édifiant, avec tout le merveilleux que cela implique. Rapidement diffusée dans tout le monde chrétien, cette « Vie d'Antoine » a été vulgarisée au xiii^e siècle par la « Légende dorée » de Jacques de Voragine. Ce livre qui fut édité et traduit des centaines de fois, inspira les artistes et en particulier les peintres qui représentèrent des « tentations de saint Antoine ». Citons en particulier les fameux retables peints par Grünewald pour la Commanderie d'Issenheim (actuellement au Musée de Colmar) et celui de Jérôme Bosch à

Lisbonne (tous deux du xv^e siècle), qui sont riches d'informations sur la maladie.

La légende dorée allait alimenter aussi l'imagination populaire. Peu importe la véracité de ces récits et de ces représentations. Ce qui importe pour l'étude de la maladie, c'est la légende dans la mesure où celle-ci attribue à Antoine, les manifestations du feu et lui confère ses vertus thaumaturgiques.

Antoine serait né en 251 à Quémân, près d'Héraclopolis, en Moyenne Egypte, dans une riche famille chrétienne. Vers l'âge de vingt ans, il perdit ses parents. Ayant entendu cette parole d'Évangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi et tu auras un trésor dans le ciel » (Mt 19, 26), Antoine distribua ses terres, vendit ses biens et en donna le prix aux pauvres « ne gardant qu'une petite réserve pour sa sœur ». Il confia celle-ci « à des vierges » et, nous dit Athanase, « commença l'apprentissage de l'ascèse devant sa maison », imitant un vieillard du village voisin.

Déjà, il était assailli par Satan : « Le diable, nous dit Athanase, en vint à prendre de nuit la figure d'une femme et à en imiter les gestes afin de tromper Antoine ». Ainsi débutèrent les tentations.

Pour mieux résister aux tentations du monde encore trop proche, Antoine, âgé d'environ trente ans, s'enfonça dans la solitude du désert et s'installa dans un des nombreux tombeaux qui constituaient la nécropole d'Héraclopolis. Les visites du démon se multipliaient : grands bruits, visions de bêtes sauvages, tentations diverses. Antoine luttait par le jeûne, l'ascèse, les privations de sommeil. Les visions démoniaques étaient parfois chassées par des interventions célestes. Le Seigneur lui-même intervint : « Ayant levé les yeux, Antoine vit le toit comme ouvert, tandis qu'un rayon de lumière descendait vers lui. Et soudain les démons disparurent... » et une voix annonça à Antoine : « Je serai toujours ton défenseur et je rendrai ton nom célèbre par toute la terre ». Prédiction ô combien exacte !

Cinq ans plus tard, Antoine élut domicile dans une forteresse romaine abandonnée, près d'un lieu appelé Pispir, sur une colline dominant le Nil. Il s'y enferma seul et n'en serait pas sorti pendant vingt ans, « ne recevant du pain que deux fois par an, qu'on lui passait par dessus le mur »... jusqu'au jour où des admirateurs forcèrent sa porte ! Il guérissait des malades. Des ermites voulant suivre son exemple s'installèrent autour de la forteresse.

Harcelé par les foules, Antoine repartit et s'installa dans une grotte au sommet du mont Qolzoum qui domine la mer Rouge. Curieux et malades affluaient toujours. On prétend même qu'un service régulier les y conduisait à dos de chameaux !

Il n'aurait quitté sa retraite qu'une fois — selon Athanase — et sur la demande de celui-ci, en 335, pour aller à Alexandrie réfuter les Ariens (Hérésie qui niait la divinité du Christ).

Si l'on en croit saint Jérôme, dix ans plus tard, Antoine aurait appris par révélation l'existence d'un autre ermite, Paul de Thèbes, et se serait mis aussitôt en route, à sa recherche (Antoine avait 95 ans !). C'est grâce aux indications d'un satyre, puis d'un hippocentaure apparus comme un mirage dans l'air échauffé de midi, qu'il l'aurait découvert. Là se produisit le fameux miracle du pain. Le corbeau qui, quotidiennement, apportait une demi-galette de pain à Paul, arriva ce jour-là avec une galette entière. Les deux vieillards qui conversaient face à face dans le désert, se seraient mis à se disputer (après avoir remercié le Seigneur, cependant !) pour savoir qui aurait l'honneur de rompre le pain. Finalement, nous dit saint Jérôme, « ils résolurent que chacun prenant le pain et le tirant à soi, en retiendrait la portion qui lui demeurerait entre les mains ».

Les dernières années de la vie d'Antoine furent entourées d'une atmosphère très particulière. Les visions angéliques se multiplièrent.

En 356, âgé de 105 ans, Antoine mourut, assisté de deux compagnons qui l'enterrèrent en un lieu secret, selon ses désirs. Son corps aurait été découvert en 532, par révélation divine, et aurait été transporté dans l'église Saint-Jean-Baptiste d'Alexandrie.

3° *Saint Antoine et le mal des Ardents.*

On retrouve bien dans cette vie merveilleuse d'Antoine, les éléments essentiels de la maladie : le rôle du pain dans l'alimentation, le jeûne que l'on peut rapprocher des famines, les privations de sommeil, les visions à rapprocher de celles des malades.

L'invocation de saint Antoine était considérée comme suffisante pour obtenir la guérison. Mais, à l'hôpital de Saint-Antoine-de-Viennois, on utilisait aussi les vertus du *Saint-Vinage* : c'était un vin, avec lequel on arrosait chaque année, le jour de l'Ascension, les ossements de saint Antoine et qui acquérait ainsi le pouvoir de guérir les victimes du feu, auxquelles on en donnait quelques gouttes à boire. Auparavant, les malades devaient subir une visite médicale afin de reconnaître l'authenticité de leur mal.

A posteriori, il apparaît que les guérisons obtenues par les Antonins, étaient surtout dues à la qualité de l'alimentation qu'ils fournissaient aux pensionnaires de l'hôpital. Ils élevaient des porcs — *le fameux cochon de Saint-Antoine* ! — La précieuse cochonaille remplaçait le mauvais pain de seigle. C'est ainsi que saint Antoine devint aussi le protecteur des animaux, celui des charcutiers, des muletiers, des cultivateurs.

« L'amputé du feu sacré, guéri et pauvre, était autorisé, par le règlement de l'hôpital, à finir ses jours aux frais de l'Ordre. Habillement et nourriture lui étaient fournis gratuitement.

III. — Découverte de l'ergotisme

A partir du XV^e siècle, les épidémies furent moins fréquentes et moins importantes. Mais les médecins et les scientifiques allaient désormais s'intéresser à la terrible maladie afin d'en rechercher l'origine.

Les anciens auteurs de médecine n'avaient jusque-là considéré le feu Saint-Antoine que comme une gangrène sans caractère particulier, appelée savamment « esthiomène ». C'était encore le cas de Guy de Chauliac (au XIV^e siècle) puis d'Ambroise Paré (au XVI^e siècle).

1^o *Etudes médicales et scientifiques.*

L'étude de la « *gangrène des Solognots* » eut une importance considérable dans l'évolution des idées sur la nature du mal des Ardents. Déjà en 1630, Thuillier, médecin de Sully, incrimina le seigle ergoté. La maladie sévissait alors dans de nombreux Etats germaniques, en Suisse et en Angleterre. L'Académie des Sciences se préoccupa du fléau qui, de la Sologne s'étendait jusqu'à la Guyenne et au Gâtinois. Le feu était alors généralement considéré comme une maladie contagieuse. En 1672, Claude Perrault (l'architecte bien connu, également médecin) avait informé l'Académie des Sciences que, selon des médecins de Sologne, la gangrène des Solognots était due à la consommation de pains préparés à partir de seigle corrompu. Dodart reprit cette enquête et précisa que le grain était corrompu surtout lors des années humides.

En l'an 1709, l'hiver fut terrible et ramena famines, misères et maladies. Le mal des Ardents réapparut dans le Languedoc et le Dauphiné. « La maladie, nous dit Gassoud, qui était médecin à Saint-Antoine, s'attaquait aux paysans et aux mendiants qui avaient été contraints de se nourrir, pour éviter la mort, de pain de mauvaise qualité ».

Nous savons, grâce au Frère Bossan, chirurgien à l'hôpital de Saint-Antoine, que le mal frappa 400 paroisses, à raison de six ou sept malades par paroisse. Bossan en vit à l'hôpital trente quatre à qui on pratiqua l'amputation du bras ou de la jambe.

Dans les cantons suisses et les Etats germaniques, les formes convulsives étaient plus fréquentes.

Les études médicales et les communications scientifiques sur l'ergotisme allaient se multiplier. En 1748, J.B. Duhamel présen-

tait son mémoire sur l'ergotisme gangréneux devant l'Académie royale des Sciences. De nombreuses expérimentations furent effectuées chez l'animal et mirent en évidence la toxicité de l'ergot. Citons les travaux de Teissier, Paulet, Saillant et De Jussieu qui devaient aboutir à des conclusions rigoureuses, publiées dans plusieurs mémoires entre 1775 et 1780.

Désormais, on ne parlait plus de « feu Saint-Antoine ». Celui-ci avait cédé la place à l'ergotisme. On remarquera que c'est justement en 1775 que l'Ordre des Antonins, dont le déclin avait été favorisé par la régression de la maladie, disparaissait par fusion avec l'Ordre de Malte.

En 1784, l'hôpital de Saint-Antoine n'abritait plus que onze pensionnaires, tous originaires du Dauphiné et âgés de 15 à 60 ans. Parmi eux, se trouvait Joseph Gros, alors âgé de 22 ans ; il y mourut en 1842, ultime démembré... qui avait hérité des instruments dont les derniers Antonins se servaient pour leurs amputations !

2° L'ergotisme.

Des savantes études du XVIII^e siècle, il faut retenir que *l'ergotisme est une intoxication* provoquée par l'usage alimentaire répété et plus ou moins prolongé de seigle ergoté. Ce qui se produisait surtout les années de famines, car les paysans consommaient alors les ergots avec le grain, sans le trier.

L'ergotisme sévissait surtout lorsque la moisson avait été précédée par un printemps froid et humide et un été pluvieux, conditions les plus favorables au développement de l'ergot de seigle.

Après une *première phase* caractérisée surtout par des troubles digestifs, un état de malaise général, des vertiges, des fourmillements dans les mains et les pieds, la maladie évoluait soit vers la forme convulsive (ou spasmodique), soit vers la forme gangréneuse, souvent les deux formes étant imbriquées.

La *forme convulsive* correspond à l'ancien Mal Saint-André avec, essentiellement, des troubles neurologiques : contractures douloureuses, crises convulsives, hallucinations, épisodes de folie et insomnie. L'état général étant paradoxalement bien conservé.

La *forme gangréneuse* correspond au Feu Saint-Antoine proprement dit, avec les symptômes dus à l'ischémie par vasoconstriction des artères : celles des membres surtout, dont elle provoquait la gangrène, mais aussi des artères coronaires, ajoutant à l'angoisse des malades. On observait aussi des avortements, des naissances prématurées et un tarissement de la lactation.

La maladie durait jusqu'à dix ou douze semaines.

3° Dernières épidémies.

Des cas isolés et même des épidémies furent encore signalés au XIX^e siècle. Le Dauphiné fut à nouveau frappé en 1816-1817 : quarante malades furent hospitalisés à l'Hôtel-Dieu de Lyon ; les deux tiers furent démembrés. En 1854 et 1855, Barrier, chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Lyon, soigne encore des malades atteints d'ergotisme gangréneux, venus des départements de l'Isère, de la Loire, de la Haute-Saône et de l'Ardèche.

Des épidémies sévères, surtout à formes convulsives, furent signalées encore dans les Etats allemands et en Russie, en particulier celle de 1889-1890 qui fit 2 749 victimes dont 535 morts et celle de 1926 qui aurait fait 11 000 victimes !

La dernière épidémie officielle d'ergotisme fut celle de Manchester en 1927, dans une Communauté juive qui consommait du pain de seigle. Les analyses confirmèrent la présence d'ergot dans le grain et la farine. C'est que désormais, on connaissait mieux l'ERGOT DE SEIGLE.

IV. — Qu'est-ce que l'ergot de seigle ?

1° De Candolle en 1815 l'avait définitivement identifié comme un champignon parasite ; et Tulasne en 1853 avait élucidé son cycle biologique.

L'ergot est le sclérote, le mycélium condensé — c'est-à-dire la forme de résistance — d'un cryptogamme, un champignon du groupe des Ascomycètes : c'est un champignon parasite, nommé en latin *Claviceps purpuréa*, qui vit aux dépens d'un grand nombre de graminées et en particulier de plusieurs de nos céréales : le seigle, mais aussi l'orge et le blé.

L'ergot, à la fin de l'été, se détache de l'épi et tombe sur le sol. Il y passe l'hiver. Au printemps, si l'humidité est suffisante, il germe : des sortes de minuscules champignons formés d'une tête de 2 mm de diamètre, sur un long pied très fin, poussent à sa surface (l'ergot lui-même mesure 1 à 4 cm de long sur 2 à 4 mm). Ces carpophores, organes de la reproduction, vont produire des millions de spores qui iront infester les fleurs de seigle dans lesquelles, si l'humidité est toujours suffisante, le mycélium va se développer, détruisant l'ovaire de la fleur, et formant un ergot.

2° Depuis le XIX^e siècle, les chimistes s'intéressent à l'ergot pour en extraire les principes actifs. Ils ont pu isoler, en particulier, des alcaloïdes, maintenant bien connus et largement utilisés par l'industrie pharmaceutique. Le premier alcaloïde isolé a été l'ergotamine en 1918. Ses effets vasoconstricteurs expliquent

facilement les troubles ischémiques et les gangrènes de l'ergotisme. L'ergonovinc (ou ergométrine) est bien connu pour ses effets sur le muscle utérin.

Il reste plus difficile d'expliquer les insomnies et les hallucinations. Tout le monde sait que le LSD 25, drogue puissamment hallucinogène, est dérivé de l'ergot, mais c'est un produit de synthèse qui n'existe pas à l'état naturel. Mais l'ergonovine (alcaloïde naturel) serait à forte dose hallucinogène.

Les convulsions sont également mal expliquées.

La disparition de l'ergotisme paraît liée d'une part aux contrôles des grains et des farines, d'autre part à l'introduction de la pomme de terre et aux techniques agricoles modernes qui ont tout à la fois supprimé les famines, réduit la part des céréales dans l'alimentation, et aussi entravé le développement de l'ergot par l'assèchement des terres, les labours profonds.

V. — De la peste d'Athènes à l'épidémie de Pont-Saint-Esprit

Le feu Saint-Antoine, l'ergotisme paraissaient bien avoir disparu.

Pourtant, vingt-cinq ans après l'épidémie de Manchester, en 1951 exactement, on allait en reparler à propos de la fameuse *épidémie de Pont-Saint-Esprit*. Cliniquement, les symptômes étaient plutôt ceux d'une forme convulsive avec en particulier, des hallucinations terrifiantes. Une trentaine de malades furent d'ailleurs internés. Il y eut cependant également, des troubles vasomoteurs et même la gangrène des deux pieds d'un malade. On compta plus de trois cents malades dont sept sont morts. Le « pain maudit » n'a pas livré son secret. Les experts n'ont pu prouver l'intoxication par l'ergot. La découverte de traces d'un fongicide organo-mercuriel n'a rien résolu, son rôle n'étant pas démontré non plus... Quoi qu'il en soit, il reste que l'épidémie de Pont-Saint-Esprit est cliniquement compatible avec les descriptions du Feu Saint-Antoine.

Les médecins avaient aussi évoqué l'ergotisme lors de cette épidémie d'acrodynie* qui fit près de 40 000 malades de 1828 à 1830 dans la région parisienne et dont la nature réelle est restée inconnue (à la différence de l'acrodynie infantile généralement considérée comme une intoxication mercurielle, par le calomel).

La *peste d'Athènes*, en 430 avant J.-C., était peut-être aussi une épidémie d'ergotisme. Dans la remarquable description que nous en a laissée Thucydide, on retrouve en tout cas les caractères d'une peste de feu...

* Affections caractérisées par des troubles de la sensibilité, des douleurs et des modifications cutanées aux mains et aux pieds.

PRINCIPALES REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUER V.H., Das Antonius-Feuer in Kunst und Medizin. Springer-Verlag Berlin, Heidelberg, 1973.
- BOVE F.J., The Story of ergot. S. Karger, Basel, New-York, 1970.
- CHAUMARTIN H., L'abbaye de Saint-Antoine-de-Viennois et le Feu Saint-Antoine. H. Martin éd., Vienne, 1926 (Thèse Médecine, Lyon).
- CHAUMARTIN H., Le mal des Ardents et le Feu Saint-Antoine. Etude historique, médicale, hagiographique et légendaire. Chez l'auteur ; Ternet-Martin imp., Vienne, 1946.
- DELAIGUE R., L'étonnante intoxication ergotée : ses formes historiques (Mal des ardents, feu Saint-Antoine) et leurs équivalents anciens et actuels. Thèse Médecine, Lyon, 1980.
- GIRARD P.F., Le mal des ardents ou le feu Saint-Antoine. *Cah. Méd.*, 1977, 3, p. 465-474, 691-698, 835-840. Simep éd., Villeurbanne.
- POITOU C., Ergotisme, ergot de seigle et épidémies en Sologne au XVIII^e siècle. *Rev. hist. mod. cont.*, 1976, 23, p. 354-368.
- READ, Traité du seigle ergoté. Strasbourg, 1771.
- MISCHLEWSKI A., Grundzüge der Geschichte des Antoniterordens bis zum Ausgang des 15. Jahrhunderts. Böhlau-Verlag, Köln, 1976.
(Ouvrage de référence sur l'histoire de l'Ordre des Antonins).

organes et fonctions de l'appareil digestif.
Les auteurs ont étudié les variations de la composition chimique et physique du suc gastrique pendant la digestion. Ils ont constaté que la concentration en acide chlorhydrique augmente progressivement au cours de la digestion, atteignant son maximum vers la fin de la période de digestion active. Cette augmentation est due à la sécrétion de l'acide par les cellules pariétales de l'estomac. Les auteurs ont également étudié l'influence de la température sur la digestion. Ils ont constaté que la digestion est plus rapide à température normale qu'à basse température. Ces observations sont en accord avec les données de la physiologie animale.

Les auteurs ont également étudié l'influence de la composition chimique du suc gastrique sur la digestion. Ils ont constaté que la concentration en acide chlorhydrique est plus élevée dans le suc gastrique de l'homme que dans celui du chien. Cette différence est due à la différence de la composition chimique du suc gastrique entre l'homme et le chien. Les auteurs ont également étudié l'influence de la composition chimique du suc gastrique sur la digestion. Ils ont constaté que la concentration en acide chlorhydrique est plus élevée dans le suc gastrique de l'homme que dans celui du chien. Cette différence est due à la différence de la composition chimique du suc gastrique entre l'homme et le chien.

Les auteurs ont également étudié l'influence de la composition chimique du suc gastrique sur la digestion. Ils ont constaté que la concentration en acide chlorhydrique est plus élevée dans le suc gastrique de l'homme que dans celui du chien. Cette différence est due à la différence de la composition chimique du suc gastrique entre l'homme et le chien.

Les auteurs ont également étudié l'influence de la composition chimique du suc gastrique sur la digestion. Ils ont constaté que la concentration en acide chlorhydrique est plus élevée dans le suc gastrique de l'homme que dans celui du chien. Cette différence est due à la différence de la composition chimique du suc gastrique entre l'homme et le chien.

Vienne et les Viennois, entre les deux guerres d'après la presse *

par DOMINIQUE ESPAGNON *

Vienne, ville ouvrière où l'industrie textile prédomine, au sortir de la guerre de 1914, est une ville sale où l'hygiène est défaillante, dans la rue même. C'est l'image d'une ville industrielle du XIX^e qui transparaît dans les descriptions qu'en font les journaux locaux ; image fort lointaine de celle dont tout Viennois doit rêver, celle de la Vienne romaine, idéalisée par la presse. Les habitants, relayés par les journaux et le Comité d'hygiène de la ville, demandent des travaux de voirie, la construction et remise en état des trottoirs, des égouts, le goudronnage des chaussées pour « aller vers le pavage général, seul remède à notre légendaire boue viennoise » (1). Face à ces problèmes, la municipalité entreprend des travaux dès 1919 qui se poursuivront tout au long des années vingt à un rythme peu régulier et qui demeure un travail d'appoint. C'est sous le mandat de M. Hussel, maire de 1930 à 1939, que la ville va vraiment se transformer et « entrer » dans le XX^e siècle. Un programme général de remise en état des chaussées est mis en place, en liaison avec une politique de construction et de fouilles archéologiques. Les travaux permettent l'assainissement des différents quartiers de la ville par la mise en place de canalisations et d'égouts mais aussi d'un nouveau service de nettoyage en 1938. La construction, outre de nouveaux logements, est surtout marquée par celle de l'hôpital, entre 1935 et 1937. A cette même époque, une Chambre de Commerce et un nouveau pont sur le Rhône sont construits, tandis que le Théâtre romain est remis en état dès 1932.

Des problèmes importants demeurent cependant, en particulier le logement qui est insuffisant et trop souvent insalubre à

* Cf. Premier article paru dans le B.A.V. N° 83, 1988, fasc. 2.

(1) *Journal de Vienne* (22 nov. 1919).

la fin de la guerre. Les journaux dénoncent les taudis : « la condition nécessaire pour la santé est d'habiter un logement salubre, axiome oublié par de nombreux Viennois dont le logement est un danger permanent pour leur santé et celle de leur famille » (2). Le comité des H.B.M. (habitation bon marché), le patronat et la municipalité vont décider la construction de logements, celle-ci se fera surtout à la périphérie de la ville, dans des lieux encore appelés « faubourgs », qui vont devenir dans ces années des « quartiers » ; particulièrement celui d'Estressin, où s'est implantée l'usine des Etablissements Réunis qui y a construit des logements ouvriers. A la naissance des quartiers correspond le développement des transports, individuels ou collectifs. A partir de 1926, la municipalité a mis en fonction un service d'électrobus à destination des divers quartiers. Le grand moyen de locomotion pour les ouvriers, avec l'autobus, est bien sûr la bicyclette. Dans les années trente, l'accident type, qui remplit de nombreuses colonnes des journaux, c'est celui qui oppose la voiture à la bicyclette. Le développement de l'automobile n'est pas un phénomène facile à contrôler, beaucoup de piétons et de cyclistes en font les frais et la municipalité prend sans cesse des mesures pour limiter la vitesse en ville.

Les Viennois

La composition de la population est connue grâce aux recensements organisés tous les cinq ans à partir de 1921 ainsi que grâce aux statistiques (naissances, décès) publiées chaque mois par les journaux.

La population a augmenté jusqu'en 1926 puis, elle stagne autour de 25 000 habitants, malgré l'accroissement du nombre d'étrangers ; ceux-ci sont surtout des Italiens, arrivés en masse au début des années trente. En 1934, sont recensés à Vienne, tout de même, vingt-quatre nationalités.

Face à une faible fécondité des couples viennois, une mortalité infantile très importante, pour l'époque, finit d'accroître le vieillissement de la population. Une meilleure hygiène et un meilleur encadrement médical permettront un progrès à la fin des années trente.

Une autre grande cause de mortalité est la tuberculose contre laquelle des mesures sont prises dès la fin de la guerre. La presse joue dans cette lutte, le rôle de support des campagnes de propagande (vente du timbre antituberculeux) mais aussi, elle tente toujours d'inciter la population à une meilleure hygiène. La

(2) *Journal de Vienne* (fév. 1920).

construction du sanatorium c'est l'espoir le plus grand de guérir cette maladie.

Les conditions matérielles et morales de vie des Viennois

Une fois la guerre et ses pénuries éloignées, la situation économique reprend son cours, mais l'industrie textile est de plus en plus soumise à la concurrence et aux variations très fortes des prix des matières premières, la laine en particulier. Bref, le chômage, même s'il est la plupart du temps, partiel, est une donnée constante de l'économie viennoise. A l'époque des crises, en 1932, la situation devient dramatique, et entraîne de nombreuses grèves. La situation matérielle des ouvriers reste donc précaire et soumise aux fluctuations économiques. Quant aux conditions de travail, les journaux n'en parlent jamais directement, elles n'apparaissent qu'à travers les nombreux incendies d'usines ou les accidents du travail. Les incendies, qui se produisent surtout dans le textile, sont dus aux échauffements de matières qui s'enflamment très facilement, et montrent l'air confiné et étouffant qui règne dans les ateliers.

C'est la vie hors de l'usine que l'on peut le mieux retracer à partir de la lecture du journal surtout à travers les faits divers, très nombreux dans chaque journal. Leur analyse montre une misère matérielle (les vols) aussi bien que morale (la violence). Le vagabondage reste assez constant tout au long de la période, accompagné de vols de nourriture juste après la première guerre ; il se définit, dans les années trente, à l'absence de domicile fixe, et concerne surtout des manœuvres plus souvent étrangers que français. Cette population éparse, importante lors des recensements, représente une main-d'œuvre peu fixe, une sorte de sous-prolétariat qui se différencie de plus en plus au cours de la période de la population ouvrière viennoise, stable.

Le fait divers est occasionné, souvent, par des agressions assez violentes. Acte gratuit ou guidé par le vol, elles inquiètent beaucoup la population, mais diminuent au cours des années trente ; l'amélioration de l'éclairage public en ville étant peut-être un peu dissuasif.

Les faits divers les plus nombreux, ce sont les bagarres, « les rixes après boire ». Ces faits divers, la plupart nocturnes, concernent presque exclusivement les classes populaires et montrent que la vie nocturne, l'animation des rues et des cafés est réservée à celles-ci... Les rixes éclatent souvent dans le café à la suite de discussions qui s'enveniment et se terminent dans la rue. Les armes de lutte sont celles qui tombent sous la main, verre, bouteille ou couteau que chacun possède ou même revolver ce qui entraîne alors des fins dramatiques allant jusqu'à mort d'homme.

Les violences entre maris et femmes sont aussi nombreuses et très violentes : « Un ouvrier de draperie a frappé sa femme de coups de rasoir, laquelle vivait depuis dix jours chez son père. Le mari trouve sa femme discutant avec le voisin et leur donne à tous des coups de rasoir ; la femme en meurt ». Voici un exemple terrible de la violence d'une époque où la vie et les rapports humains sont difficiles et mal contrôlés. Les suicides, le Rhône est tentant dans les moments de désespoir, montrent aussi la difficulté de vivre pour des gens dont la vie dépend encore beaucoup trop du travail, dans une société où ils sont mal intégrés.

La vie associative

La vie associative est très développée à Vienne, elle permet de lutter contre l'isolement. Parmi les associations culturelles, la musique est sûrement un pôle des plus attractifs ; les harmonies, fanfares, chorales sont nombreuses. La plupart des associations musicales se sont formées autour d'un quartier, quartier ouvrier, essentiellement. Les sociétés de boules sont un des lieux de rencontre privilégiés des ouvriers.

En 1934, existent une quinzaine de sociétés de boules dont la formation est liée à un quartier. Les réunions sont nombreuses au siège de la société, qui se trouve toujours être un café ; des concours réunissent chaque semaine de nombreux participants. Ce sont souvent des personnalités de la ville qui sont les présidents d'honneur de la société de boules. « L'Amicale boule d'Estressin », par exemple, regroupe deux cents membres et son président d'honneur est un des patrons des Etablissements Réunis, J. Silvestre.

Un autre grand type d'associations : ce sont celles à but idéologiques. « L'Amicale Laïque » a un rôle culturel très important... Fondée en 1901 par J. Brenier, maire de Vienne, elle ne cessera de se développer à partir de cette époque, offrant de nombreuses animations et activités péri-scolaires pour les enfants en particulier. Edouard Herriot viendra même à Vienne en 1925, pour célébrer le 25^e anniversaire de l'« Amicale » et son 2 500^e adhérent. Parmi les organisations catholiques qui existent à Vienne, la plus active est « le Cercle catholique d'ouvriers » qui offre de nombreuses soirées théâtrales et artistiques.

Mais la vie associative, autour des années 1925-1930, est en train d'évoluer ; les sociétés musicales n'attirent plus beaucoup la population et c'est plus le sport, le cinéma qui créent de nouveaux pôles de réunion. Le loisir-spectacle prend de plus en plus d'importance.

Le spectacle le plus populaire est le cinéma, il existe cinq

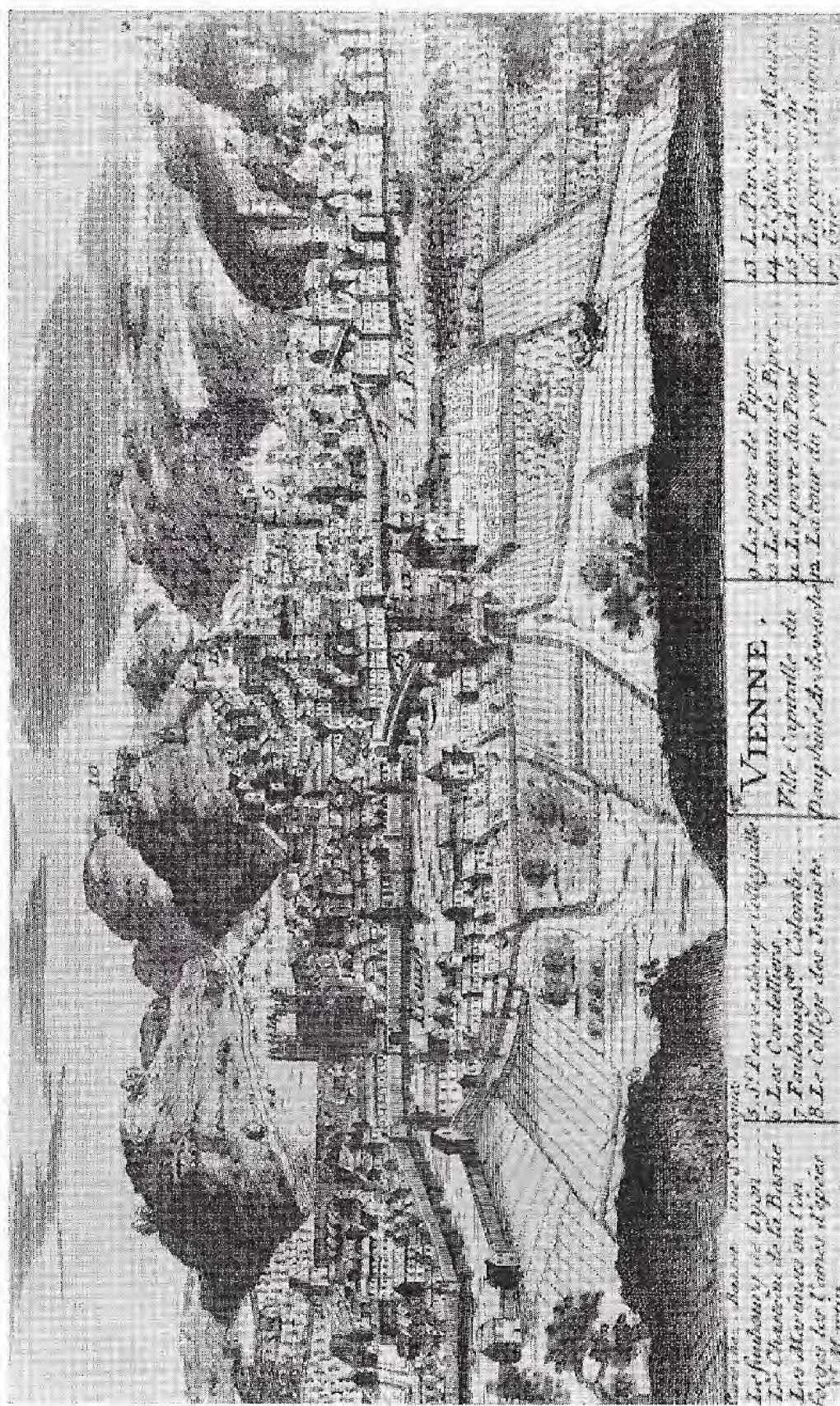
salles à Vienne, proposant plusieurs films et changeant de programme très souvent, ce qui offre un grand choix. En 1930, l'arrivée du cinéma parlant constitue un véritable événement qui attire toute la population viennoise. Les films préférés de celle-ci restent les films comiques, ceux de Charlie Chaplin et de Buster Keaton en particulier. Les autres spectacles sont plus occasionnels, que ce soit le théâtre, les vogues, les kermesses ou les fêtes commerciales créées dans les années vingt à Vienne.

L'autre loisir important, c'est le sport, qu'on le pratique ou qu'on le regarde en spectateur. Cette époque est vraiment celle du développement du sport-spectacle dont le clou sera la victoire en finale du championnat de France de rugby de l'équipe viennoise en 1937.

Les conditions de vie des ouvriers viennois ont évolué entre les deux guerres grâce à l'amélioration de l'environnement et au développement des structures sociales, mais aussi grâce aux accords de Matignon de 1936 permettant l'accès aux loisirs. Cela se répercute au quotidien dans le journal par l'importante place tenue par le sport et les spectacles.

Les journaux apportent une deuxième sorte d'informations, celles que l'on obtient à partir du discours et non plus des faits et qui permettent de mettre en évidence les actions, réactions et attitudes de gens qui ont un rôle économique, social, politique important, c'est-à-dire les patrons et les ouvriers.

Le patronat textile, au-delà de la politique paternaliste qu'il met en place, développe toute une politique d'encadrement de la population ouvrière qui se traduit dans les journaux par la mention des propos ou du nom des industriels plusieurs fois dans une même édition (patronage, présidence...). Il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes les mesures patronales et d'étudier les réactions ouvrières (la grève par exemple) mais on peut dire que les conflits sociaux demeurent une constante de l'époque malgré l'évolution de la vie et que les journaux en sont les témoins et plus ou moins directement les rapporteurs.



Vue d'optique de Vienne, éditée par Basset
(on remarquera que le paysage est inversé)

UNE VUE D'OPTIQUE DE VIENNE

par ANDRÉ HULLO

Les gravures sur Vienne sont nombreuses et variées et on en dénombre plus de deux cents dont les plus anciennes remontent au xvi^e siècle (1). Parmi elles, il existe une variété assez rare, une vue d'optique datant du xviii^e et représentant une vue générale de la ville.

I. — Les vues d'optique :

Ces gravures d'optique sont des gravures colorées destinées à être regardées grâce à un appareil dit « d'optique » : c'est un instrument muni d'un miroir et d'une lentille grossissante permettant l'examen de la gravure par réflexion ; l'image est ainsi agrandie tandis qu'il y a un effet de relief et de profondeur.

Les premières vues apparaissent dès le xvii^e, mais c'est surtout à partir de 1740 qu'il y a un véritable engouement dans les milieux aristocratiques et bourgeois, ferveur qui durera plus d'un siècle. Ces vues d'optique étaient d'ailleurs montrées sur les places publiques ; les derniers montreurs d'images disparaissent avant 1914.

La quasi totalité de ces vues d'optique sortent d'ateliers parisiens ; en particulier le haut-lieu en fut la rue Saint-Jacques ; la plus grande Maison d'édition fut sans conteste, Basset, qui publia de 1740 à 1850. Avec elle, citons d'autres éditeurs comme Chereau, Daumont, Hugnier, La Chaussée, Hocquet ; bien rares furent les éditeurs provinciaux.

Ces gravures sont en général d'une dimension variant entre 20 à 27 cm de hauteur sur 35 à 45 cm de large. Il en existe cependant de plus petites. Elles sont gravées au burin sur plaque de cuivre, parfois de bois ; peu sont signées car elles sont l'œuvre d'humbles artisans.

(1) Une des toutes premières semble être une gravure sur cuivre due à Braun-Hogenberg, vers 1580.

Le coloriage était confié à des femmes qui peignaient habilement mais très rapidement : on retrouve à travers toutes ces vues d'ailleurs les mêmes caractères : le trait de couleur est large correspondant à un seul coup de pinceau, la palette des couleurs réduite : jaune, bleu, vert, rose, noir. Le ciel est bleu à la partie supérieure puis se dégrade en rose jusqu'à la ligne d'horizon.

Les thèmes portent surtout sur la vue générale mais aussi les monuments, les événements (batailles), des sujets religieux.

L'image porte deux textes : inversé et normal, pour être examiné par projection ou encadré. La gravure d'ailleurs elle-même est inversée. Le texte porte parfois une légende en langue étrangère car une partie de la production était destinée à l'exportation.

Au XIX^e siècle le texte très souvent n'est plus inversé et il arrive même que l'image, bien que destinée à être vue par réflexion ne soit plus inversée.

II. — La vue d'optique sur Vienne :

Elle fut éditée par « Basset rue Saint-Jacques » à Paris et représente la traditionnelle vue générale de la ville prise des hauteurs de Sainte-Colombe. Ses dimensions sont 18,4 × 25,4 cm ; elle porte comme légende « Vienne ville capitale du Dauphiné, Archevêché » avec un texte en italique avec différents numéros pour repérer les divers monuments, et un paysage inversé.

Le coloriage est hâtif, sans soin, on sent la grande série : le peintre a procédé par large touche avec un estompage porté, comme si l'éclairage venait de l'ouest. Le ciel est très caractéristique des vues d'optique : bleu à la partie supérieure, se dégradant et passant au rose de plus en plus pâle.

Cette vue est manifestement inspirée des gravures de Tassin datant de 1638 ou de Mérian (1650) ; les différences sont minimales et ne portent que sur des détails, mais le trait est peu sûr, la gravure peu soignée ; tout cela témoigne d'une copie hâtive.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Michel CARDUNER - Conservateur.

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURRENC - Conservateur de Fouilles

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire.

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THÉVENET - Directrice de l'Office du Tourisme

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^e Jean ARMANET - Notaire - VIENNE

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D^r Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Roger DUFROID - Retraité - VIENNE

M^e Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-
LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

SAUVEGARDES ET INTERVENTIONS

- 1907** — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909** — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920** — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922** — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre antique.
- 1928** — Dégagement et achèvement de la façade de St-André-le-Bas pour l'achat puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938** — Résurrection du cloître de St-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier de Mme GUILLEMAUD qui cède les colonnes.
- 1958** — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967** — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place St-Pierre et du site de St-Romain-en-Gal.
- 1977** — Sauvegarde du mobilier du musée.